



**Karima Lazali.- *Le trauma colonial, une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie* (Paris: La Découverte, 2018), 278p.**

Psychologue clinicienne et psychanalyste à Paris et à Alger, Karima Lazali s'est penchée sur les effets psychiques et politiques de l'oppression coloniale en Algérie coloniale et postcoloniale. Dans une longue enquête, l'auteure observe que les descendants subissent les conséquences des mécanismes de déni et de silence imposés par la colonisation. Elle propose donc, une nouvelle grille de lecture qui s'apparente à la psychanalyse tout en se conciliant avec l'histoire. Pour ce faire, elle s'appuie sur une enquête menée auprès de ses patients (quoique sans détails), ainsi que sur les travaux des historiens et les écrivains algériens de langue française (Nabile Farès, Mohammed Dib, Kateb Yacine,...) afin d'aborder les effets de la "colonialité" sur les subjectivités contemporaines en Algérie. L'ouvrage vise à combler un vide au niveau des travaux cliniques en Algérie sur la violence coloniale, la spécificité des traumatismes et leurs incidents sur le lien social. Il veille à la construction de traces, restées hors mémoire en suivant une approche transdisciplinaire. Nommer les blessures, identifier leurs expressions et cibler leurs effets psychiques actuels sont les actes principaux de cette enquête.

L'auteure montre avec soin, comment la "colonialité" fut –elle une machine à produire des effacements mémoriels allant jusqu'à falsifier le sens de l'histoire. Elle suit minutieusement, à la manière d'une archéologue, les traces de l'irruption coloniale, dissimulée entre "les vides" et les silences, de récits mystifiés que l'Algérie et la France se partagent, sans faire miroir. Il s'agit de l'impensé, cet art d'effacer au service du politique.

Ce livre de 278 pages comporte neuf chapitres: le premier est consacré à la psychanalyse dans les paradoxes algériens; le deuxième à l'effraction coloniale; le troisième et le quatrième à la dégénérescence de la "colonialité" par la guerre et ses effets dans l'Algérie indépendante; le cinquième fratricide comme une mémoire cachée du politique; le sixième et le septième à la guerre intérieure des années 1990 et l'état de terreur qui en a découlé; le huitième s'intéresse à la légitimité, fratricide et pouvoir; le neuvième est intitulé *sortir du pacte colonial*. C'est dire la richesse d'un tel ouvrage, et la difficulté de

rendre compte de toutes ses dimensions savantes. Cette mise en perspective permet de donner toute sa force au “trauma colonial” qui entraîne un autre, social cette fois-ci, tout en proposant des schèmes d’explication convaincants.

Ainsi posés en introduction, les enjeux et objectifs scientifiques, suggèrent un plan simple, logique et efficace. Pour Karima Lazali, les subjectivités continuent à se débattre dans des blancs de mémoire et de parole, en Algérie comme en France. Comment, alors analyser le trait d’une révolution confisquée de l’intime?

Karima Lazali considère l’histoire de la colonisation en Algérie comme une zone blanche de la mémoire et du politique, et pose à cet égard une question essentielle: quelles ont été les positions politiques des parents et des grands-parents dans la “colonialité”? Pour cela elle analyse le discours des analystes et leurs perceptions des effets de l’analyse durant la cure psychanalytique.

Le second chapitre attire l’attention du lecteur sur les traces laissées par la colonisation. La compréhension et l’analyse de l’histoire de la peur au niveau des subjectivités du social exigent le recours aux faits et effets de l’Histoire. En effet, l’occupation d’Alger en 1830 a entraîné la destruction des fondements du vivre-ensemble et par conséquent l’ébranlement des structures traditionnelles et des massacres de masses. Cela a été à l’origine d’un sentiment d’*offense* qui restera vivace tout au long de la colonisation. Par la suite l’auteure énumère les effets psychiques de la conquête: terreur, déportations, amputation d’oreilles, décapitation, exercées sur des Algériens.

Les deux chapitres suivants évoquent la naissance d’une littérature de langue française dès 1945, qui rend compte de la violence coloniale lisible et identifiable. L’accent est mis sur la falsification généalogique dès la proclamation du code de l’“indigénat” en 1882: effacement de la référence à la tribu et donc au père, noms de lieux qui commémorent la victoire française, voire même l’apparition de noms humiliants (*khra*/merde), mais l’auteure ne précise pas si c’est le cas également dans les villes algériennes. Certes, la littérature algérienne a permis, grâce à un travail d’archivage, de résistance et de témoignage, de repérer les répercussions des atteintes coloniales et du coup, récupérer la mémoire de l’Algérie blessée. Qu’elle soit une opération d’archivage ou de mémoire blessée, l’auteure passe sous silence la nature de la mémoire: elle est par essence sélective. Étant la perception actualisée du passé, voire une source provoquée et construite ultérieurement. La destruction des filiations engendre un trou mémorial qui se manifeste par le terme *hogra*.

L'un des mérites de cet ouvrage est le fait de détecter l'“énigme du nom” en Algérie coloniale et postcoloniale.

Toutefois, la guerre de libération n'a pas abouti pour autant à la liberté des Algériens. La guerre civile des années 1990 est une guerre de l'entre-soi, elle est la poursuite de la guerre de libération, c'est ce qu'on peut déceler des chapitres (5, 6, 7 et 8). L'un des effets de la “colonialité,” le plus meurtrier serait, au cœur du trauma colonial: la peur de disparaître. Une sorte de continuité du pacte colonial dans la manière de gouverner, de l'Algérie coloniale à l'Algérie indépendante: fabriquer des disparus et les faire disparaître. Il y a effacement des mémoires. Une épouvantable fabrique de la peur et donc de l'inertie. Elle nous invite à reconnaître la part sombre de ce pacte: notre responsabilité contemporaine dans la fabrication de la “colonialité.” Elle observe que l'histoire nationale de l'Algérie doit être relue selon l'angle de la pratique du fratricide qui va conduire à une guerre intérieure sanglante dans les années 1990. D'ailleurs, la naissance de ce mouvement a été animé par le combat contre le colonialisme. La réconciliation entre les Islamistes et l'État va permettre la diffusion de la terreur (les disparus). Un phénomène étonnant apparaît alors, celui de la recherche de “cadavres” et d'ossements pour faire accéder les victimes au statut de martyrs.

Le dernier chapitre ouvre le spectre thématique du livre et présente quelques moyens pour sortir du “pacte colonial” (effacement de la mémoire, disparition des corps, dessaisissement de l'être). L'auteure préconise l'ouverture d'un espace public dédié au débat et à l'encouragement de toutes les formes de production artistique. En outre, elle recommande un retour à Frantz Fanon.

En conclusion, il est possible d'avancer que ce livre est d'une grande utilité –malgré l'abondance des travaux touchant la colonisation et la guerre de libération en Algérie. Il restitue le paysage colonial de l'Algérie, voire “l'archéologie généalogique” des Algériens. Lauréat du Prix Œdipe des librairies en 2019, il suscitera, vraisemblablement l'intérêt d'un large lectorat intéressé par l'histoire coloniale, ses effets psychiques et ses nombreux trous de mémoires.

**Mehdi Jerad**  
Université de Sousse